

« À la recherche du temps perdu »¹

Je voudrais vous proposer aujourd'hui une petite réflexion sur ce qu'on appelle les nouveaux médias, et sur le rapport singulier qu'ils entretiennent avec une dimension fondamentale de notre existence, à savoir *le temps*.

Qui peut aujourd'hui se passer d'Internet ? Qui peut se passer d'être « connecté » en permanence avec le monde ? Ce seul mot, « connectés », est déjà fort éloquent, car il sous-entend que, tels les accumulateurs de nos téléphones portables, nous ne pouvons subsister longtemps sans nous relier à la source d'énergie informationnelle qu'est la Toile ; que nous sommes moins des sujets qui recueillent un savoir sur le monde que des terminaux informatiques vaguement habillés d'une chair encombrante ; les parties organiques, bientôt obsolètes, d'un cyborg aux dimensions de l'univers.

Mais je n'ai pas l'intention de continuer sur ce ton catastrophiste, pour ne pas dire apocalyptique. Je suis trop persuadé, comme vous l'êtes sans doute, que les nouvelles technologies, Internet en particulier, offrent autant de richesses que de dangers, et qu'elles sont, pour le résumer d'un mot, comme la langue d'Ésope : la pire des choses, mais aussi la meilleure. Il est vrai cependant que les nouvelles technologies lancent des défis et posent des problèmes spécifiques, dont Ésope ne pouvait se douter. Et si je ne crois pas qu'avec leur avènement, un homme complètement nouveau soit en train de naître, je suis bien conscient qu'elles modifient, ou tendent à modifier notre rapport au monde.

¹ Conférence prononcée le 16 juin 2011.

Mais de quelles modifications s'agit-il au juste ? Comme je viens de le laisser entendre, il me semble que notre relation à ces nouvelles technologies induit ou comporte, en dernière analyse, une nouvelle relation au *temps*. C'est pour cela que je me permets la respectueuse insolence d'emprunter le titre de ma conférence à celui du chef-d'œuvre de Proust. Je voudrais me demander si nous ne sommes pas en danger de « perdre le temps », et si les nouvelles technologies ne nous compliquent pas la tâche, que Proust sut si bien accomplir, de retrouver ce temps perdu.

Qu'est-ce que j'entends par perte du temps ? Je ne pense pas ici à l'*accélération* du temps, au règne de l'éphémère et du jetable, au culte de la nouveauté pour la nouveauté. Ces phénomènes sont inséparables d'une modernité déjà ancienne, si l'on peut ainsi s'exprimer. Les observateurs les constatent et les penseurs les méditent depuis belle lurette, et le Montesquieu des *Lettres persanes* moquait déjà la soumission de la société parisienne aux caprices de la mode, au point de pouvoir écrire, dans sa 99^e lettre : « Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans ».

Rien de nouveau sous le soleil, donc, pas même le règne de la nouveauté. Mais ce que je crois plus spécifique à notre aujourd'hui, c'est moins l'accélération du temps que la tendance de notre société à escamoter *son existence même*. Sa tendance à déjouer, annihiler, nier cette dimension fondatrice de notre condition humaine. Bien sûr, on peut considérer que la disparition du temps, c'est le comble de son accélération. En ce sens, le problème que je pose ne serait pas vraiment nouveau, lui non plus. Mais tout de même : la disparition ou la *négation* pure et simple du temps me semble un phénomène qualitativement différent de son accélération, fût-elle

vertigineuse. Et c'est ce phénomène que je voudrais tenter d'approcher.

Une question préalable : est-ce que les nouvelles technologies, qui tendent à abolir, au moins virtuellement, les vieilles catégories kantienne de la sensibilité (le temps et l'espace), sont la cause de cette abolition, ou bien en sont-elles la conséquence ? Cette question de la poule et de l'œuf est sans doute insoluble, et peut-être inutile. Ce qui est certain, et qui suffit à notre réflexion, c'est que les nouvelles technologies comportent une dimension anthropologique et une signification philosophique ; elles modifient notre rapport au monde, ou, à tout le moins, elles reflètent ou relaient une modification de notre rapport au monde.

*

Mais avant d'en venir à cette contraction, voire cette abolition du temps, telle que l'accomplissent (ou semblent l'accomplir) les nouveaux médias, je voudrais donner un bref exemple de la façon donc les médias « classiques-modernes », si je puis m'exprimer ainsi, à savoir la radio, les journaux ou la télévision, se sont progressivement modifiés sous la pression des « nouveaux » médias, et singulièrement d'Internet, pour modifier leur propre rapport au temps. En tout cas, je crois constater que depuis une dizaine d'années, peut-être un peu plus, les médias classiques-modernes eux-mêmes vivent sous le signe du temps aboli, ou du temps escamoté, comme ils ne le faisaient pas auparavant.

Récemment, une chaîne de la télévision française a produit un documentaire qui s'intitule *Apocalypse*, et que vous connaissez peut-être. Ce documentaire rassemble des films d'archives de la Deuxième Guerre mondiale, dans le but avoué de montrer aux jeunes générations ce que fut cette guerre de

1939-1945. Je m'empresse de dire que ce travail est louable à plus d'un titre. Néanmoins, ce qui m'a troublé, et qui m'a paru révélateur, c'est que l'ensemble des documents d'époque, avant d'être diffusés, ont été soigneusement *colorisés* et *sonorisés*.

Le sens de la démarche est clair : on a présupposé que la Deuxième Guerre mondiale, aux yeux de jeunes générations, ne pouvait être qu'antédiluvienne. Pensez ! Une époque où l'on filmait en noir et blanc ! Et la couleur du sang ? Une époque où la bande-son ne restituait pas à pleine puissance et en stéréophonie le miaulement des balles et le fracas des obus ! Il fallait donc à tout prix rendre cette guerre plus « présente », et si j'ose ce mot redoutable, plus « vivante ». On a tenté par tous les moyens de réduire la distance temporelle entre les événements narrés et les jeunes téléspectateurs.

Je pourrais citer mille autres exemples de ce phénomène, car il est endémique dans les médias depuis une dizaine d'années, sous la forme de ce qu'on appelle le « docu-fiction », c'est-à-dire le documentaire historique où l'on se croit obligé de jouer *live* tous les événements qu'on veut narrer, permettant illusoirement au téléspectateur de croire qu'il assiste « en direct » et en « temps réel » à la bataille d'Actium ou à celle de Waterloo.

Or c'est paradoxal, mais pour qu'un événement passé soit véritablement présent à notre conscience, il faut que nous sachions qu'il est passé... il faut qu'une distance nous en sépare, et que précisément *il ne soit pas* notre contemporain. C'est *le passé comme tel* qui doit et peut nous être présent. Et le geste de coloriser et de sonoriser des documents de la Deuxième Guerre mondiale pourrait bien être le contraire d'un geste de mémoire.

Cette tentative d'abolir le passé en tant que passé, donc de perdre de vue ce qui est proprement *l'histoire* humaine, a son corollaire ou plutôt son symétrique dans la volonté forcenée que

nous avons de vivre chaque événement de l'actualité comme un événement « historique », et de donner immédiatement à chaque incident rapporté par les agences de presse l'épaisseur d'un phénomène achevé, dont on pourrait mesurer séance tenante tout le sens et toute la portée, comme s'il avait eu lieu cent ans ou mille ans plus tôt.

C'est ce qui se passe, je le crains, lorsque nos médias commentent les mouvements sociaux et les secousses politiques qui surviennent depuis quelques mois dans les pays arabes. Immédiatement, on a parlé d'un « printemps démocratique des peuples », par allusion aux révolutions de 1848. Plus immédiatement encore, on a employé, au sujet de ces mouvements, le terme même de « révolution », ce qui les plaçait sous le signe auguste de 1789. Bref, de ces événements, on a prétendu faire dans l'instant de leur surgissement des événements *historiques* au double sens du terme : des événements qui déjà appartiennent à l'histoire, et des événements qui marquent profondément l'histoire. Ce sera peut-être le cas. Mais pour l'heure, en l'absence de tout recul, comment le savoir ? L'hirondelle d'une rébellion ne fait pas le printemps d'une révolution.

Je ne dis pas qu'il ne soit pas légitime de recourir, pour comprendre les événements contemporains, aux modèles du passé. Mais l'histoire en train de se faire et de se chercher, nous ne pouvons lui donner le sens et le sacre d'une histoire achevée. Je songe à un mot d'esprit qu'on attribue à Chou-En-Lai, premier ministre de Mao-Tsé-Toung. On lui demandait ce qu'il pensait de la Révolution française. Il aurait répondu, avec un fin sourire : « Il est trop tôt pour en juger ».

Sans doute exagérât-il un brin. Mais à peine. En tout cas, prétendre donner épaisseur historique et assigner un sens historique aux événements que Google-Actualités affiche et met à jour minute après minute sur notre écran d'ordinateur est

parfaitement impossible. Mais que nous cherchions à le faire contre toute raison est hautement significatif de la difficulté où nous sommes aujourd'hui d'appréhender la dimension temporelle de notre condition humaine. Le passé, fût-il proche, nous n'y accédons qu'en le maquillant aux couleurs du présent ; et le présent immédiat, nous prétendons l'installer au panthéon d'un passé vénérable. Dans les deux cas, nous sommes brouillés avec nos repères temporels ; nous avons perdu le fil du temps.

*

Je vais maintenant changer de sujet. Apparemment du moins. Vous avez sans doute appris comme moi qu'aux États-Unis, on va faire paraître une nouvelle édition des *Aventures de Tom Sawyer* et des *Aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain. Et que dans cette nouvelle édition, le mot « nègre » (« nigger ») sera remplacé par le mot « esclave » (« slave »)².

Bien sûr, cette histoire est un avatar de plus du « politiquement correct », ou si l'on préfère, du « linguistiquement correct » dont les promoteurs ont pour mission de préserver nos yeux et nos oreilles de tout ce qui choque notre exquise sensibilité contemporaine. Mais la raison profonde du phénomène n'est-elle pas une fois encore la perte du sens de l'histoire, c'est-à-dire du temps ?

De même que l'on colorise et sonorise les documents de la Deuxième Guerre mondiale pour les rapprocher illusoirement du présent, au lieu de faire l'effort de se rapprocher du passé

² Voici la dépêche d'agence qui relate l'affaire : « Depuis de nombreuses années l'œuvre de Mark Twain a littéralement disparu des programmes scolaires américains. La faute à l'emploi à 219 reprises du mot "nègre", jugé particulièrement offensant. Au début du XXI^e siècle, *Les Aventures de Huckleberry Finn* est même classé 14^e sur la liste des livres les plus souvent interdits ou contestés aux États-Unis, liste établie par la très sérieuse A.L.A. (Association des bibliothèques américaines). »

dans sa différence même, et son irréductibilité, afin d'en atteindre la vraie substance et d'en éprouver l'authentique présence – de même, on renonce à apprendre aux enfants et aux adultes l'histoire des mots et des sensibilités, on renonce à leur faire comprendre que l'anti-esclavagiste, l'abolitionniste qu'était Mark Twain ne pouvait pas utiliser le mot « nègre » dans l'acception infamante que ce mot possède aujourd'hui ; que, l'eût-il employé dans cette acception, les lecteurs, même enfants, sont assez grands pour ne pas prendre son discours pour un discours d'aujourd'hui, et moins encore pour un discours de propagande.

Bref, on renonce à rapprocher le lecteur d'aujourd'hui de la réalité d'hier, à la lui présenter dans sa différence et sa distance irréductibles, pour faire coller illusoirement la réalité d'hier à la sensibilité, je devrais plutôt dire à la susceptibilité d'aujourd'hui. Une fois de plus, le temps ne doit pas exister. Tout doit être au présent, et les éditeurs de ce livre stupidement châtré considèrent que par définition leurs lecteurs sont inaccessibles au sens de l'histoire. Le temps, pour eux, est bel et bien perdu.

*

Mais il faut que j'en revienne aux médias, et que j'en vienne désormais aux technologies les plus nouvelles, celles qui imposent leur logique aux médias classiques, celles qui sont constitutives d'Internet. Je voudrais montrer, là aussi par le truchement d'un exemple, à quel point elles ourdissent cette négation ou cet escamotage du temps qui me paraît caractériser notre aujourd'hui.

Je songe au phénomène *Wikileaks*. Selon qu'on sera partisan ou adversaire de cette entreprise, on dira qu'il s'agit d'un mouvement citoyen pour plus de « transparence », qui vise à

débusquer les mensonges ou les dissimulations de ceux qui nous gouvernent ; ou l'on dénoncera tout au contraire une subversion irresponsable et dangereuse aussi bien pour la coexistence des États que pour la sécurité des personnes. Certes, chacun reconnaîtra, ses partisans comme ses adversaires, que Wikileaks n'aurait pas été possible avant l'ère Internet, mais il me semble qu'il faut dire bien davantage. Wikileaks n'est pas un simple instrument au service d'une idée ou d'une entreprise, citoyenne ou pas. Non, Internet est au cœur de cette entreprise ; il en est l'origine, la cause, et d'une certaine manière il en est le sens.

J'entends par là que Wikileaks est *organiquement*, essentiellement lié aux nouveaux médias, et à ce que je tente de décrire comme l'abolition du temps et de l'espace, dont ils sont à la fois la conséquence et l'instrument. En effet, l'idéologie de la « transparence », qui est au principe de Wikileaks, qu'est-ce d'autre qu'un avatar du « tout, tout de suite et partout » que nous permettent (ou à quoi nous contraignent) les nouveaux médias en général et Internet en particulier ? Puisque Internet tend à rendre présents et immédiatement accessibles, sur chaque terminal d'ordinateur, tout le savoir et toute l'information du monde, à tout instant, il tend forcément, naturellement, fatalement, structurellement, à réduire toute poche de résistance, c'est-à-dire à publier ou divulguer (*to leak* en anglais) tout ce qui, en fait d'information, pourrait demeurer caché. La « transparence » totale, avant d'être un idéal citoyen, un projet de vérité, est l'essence même du médium qui s'appelle Internet, et le nécessaire apogée de son fonctionnement.

D'une certaine manière, et même d'une manière certaine, c'est donc ce médium qui, pour accomplir pleinement son essence, pour transformer en acte ce qui est éminemment sa puissance, induit ses utilisateurs humains à des comportements comme celui de Wikileaks. Dès lors, les idéaux citoyens que les

créateurs ou administrateurs de ce site mettent en avant ne sont que l'habillage humaniste et droit-de-l'homme d'un phénomène à la fois plus élémentaire et plus profond. Dans et par Internet, le monde se rend transparent à lui-même, communique intégralement avec lui-même, se met en réseau constant, instantané et universel avec lui-même. Encore une fois, ce n'est pas un idéal, c'est un fonctionnement.

Bref, la machine Internet ne peut que susciter des comportements et des phénomènes comme Wikileaks. Soit dit en passant, Wiki-leaks signifie « qui divulgue rapidement », tant il est vrai que le mot wiki, qui contribua d'abord à forger le néologisme « Wikipédia », signifie « rapide » en langue hawaïenne. « Qui divulgue *rapidement* » : c'est la définition, non pas d'un mouvement citoyen aux nobles idéaux, mais d'une machine aux dimensions du monde, et qui s'appelle Internet.

Bien sûr, je ne veux pas dire que Wikileaks ne pose pas, malgré tout, un problème social, moral et politique. Mais c'est bel et bien son *rapport à la temporalité* qui me paraît le caractériser d'abord. Ou plutôt, le rapport d'Internet à la temporalité, dont Wikileaks n'est qu'une conséquence. Wikileaks, c'est-à-dire Internet, permet de faire tout connaître, et tout de suite, à toute l'humanité. Du coup il impose, à un univers qui a sa temporalité propre, en l'occurrence l'univers des notes diplomatiques, une temporalité qui n'est pas la sienne, et qui se caractérise par l'instantanéité et l'ubiquité. Et décidément, ce qu'on appelle « transparence » n'est que la disponibilité immédiate et universelle de toute réalité absorbable par la Toile, ou pour mieux dire, saisissable dans son filet.

*

Je voudrais vous donner un autre exemple de la manière dont les nouveaux médias sont bien plus que des médias, mais des transcendants techniques, comme les appelait Régis Debray, et dont le fonctionnement même induit une idéologie, voire ce qu'on pourrait appeler une vision du monde. Cet exemple n'est pas directement lié à la question du temps, mais il l'est indirectement. J'ai eu récemment l'occasion de lire un ouvrage paru l'année dernière, intitulé *Mainstream*³. Son auteur, au terme d'une gigantesque enquête, nous brosse le tableau des industries des loisirs qui se disputent aujourd'hui le marché mondial : Hollywood et ses concurrents indiens, chinois, brésiliens, proche-orientaux. Il en vient à la conclusion que l'Europe, en cette affaire, est à la traîne.

Mais pourquoi ? Eh bien, l'Europe a le tort de ne pas « prendre au sérieux la culture commerciale » ; elle a omis de négocier le virage qui, du « qualitatif » nous fait passer au « quantitatif ». En gros, la culture européenne, « élitiste », n'est plus en phase avec « *le temps numérique* ». C'est bien là son crime majeur. Elle est prisonnière de ses « hiérarchies culturelles » rigides, de son « snobisme » aristocratique, prisonnière aussi des vieilles analyses d'un Adorno⁴, qui croyait encore, le pauvre homme, que la culture de masse risquait fort d'être synonyme d'aliénation de masse. Bref, l'Europe se complaît dans une « imposture »⁵ élitiste et vieillotte que l'Amérique nouvelle, et derrière elle toutes les grandes puissances d'aujourd'hui et de demain, ont heureusement dénoncée.

³ Cf. Frédéric Martel, *Mainstream*, Flammarion, 2010.

⁴ *Op. cit.*, pp. 158, 173, 437, 158. C'est moi qui souligne.

⁵ *Op. cit.*, p. 164.

Ce qui me frappe dans cet ouvrage, ce ne sont pas tant ses idées, si l'on peut parler d'idées. C'est la confusion qu'il entretient, parce qu'il commence par la subir, entre *ce qui est et ce qui doit être*. Puisque le quantitatif s'est emparé de l'art, puisque l'industrie des loisirs, grâce aux nouveaux médias, couvre la planète entière, puisque sur la planète entière, l'art est englouti dans le divertissement ; puisque l'idéal libérateur que cette vieille baderne d'Adorno assignait à l'art est complètement écrasé sous le rouleau compresseur de l'« entertainment » – puisqu'il en *est* ainsi, il en *est bien* ainsi. Comme le serf devant le seigneur, on s'incline devant ce qui règne. Comme le chien fait la fête à son maître, on jappe de contentement devant l'avènement triomphant du matérialisme.

Mais au-delà de ce constat douloureux, ce qui me retiendra, c'est la raison pour laquelle cet auteur, qui n'est pas plus méchant ni plus bête qu'un autre, en vient à écrire tranquillement de telles énormités, et à saluer avec allégresse la capitulation totale de tout idéal artistique authentique. C'est, me semble-t-il, parce que l'idéologie implicite des nouveaux médias, vecteurs de cette industrie mondialisée du « soft power », conditionne son esprit avant toute réflexion. Dans le monde Internet de la transparence et de l'ubiquité absolue, le monde du tout, tout de suite, partout et pour tous (ou si vous préférez, le monde du « ce que je veux, quand je veux, où je veux, comme je veux »), l'idée même de hiérarchie, ou simplement de différence, donc l'idée même de *qualité* est structurellement abolie⁶.

⁶ Si c'était des humains, des théoriciens, des philosophes, que sais-je, qui avaient lancé l'idée que l'industrie des loisirs devait se substituer définitivement à l'art, et que le règne de la quantité devait succéder à celui de la qualité, l'auteur de *Mainstream* aurait peut-être combattu cette idée, et peut-être même l'aurait-il combattue avec autant de vigueur que d'effroi. Mais cet avènement du quantitatif, ce n'est pas le vœu ni le projet d'un homme, que pourraient aisément et naturellement combattre

Je ne veux pas m'attarder davantage sur cet exemple, mais dire d'un mot comment il me semble qu'il se rattache lui aussi, à sa manière, à la question du temps, et de son escamotage dans nos consciences contemporaines. Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin : le règne du « divertissement », c'est le règne de l'oubli, de l'instantané, du présent perpétuel de la jouissance. D'ailleurs, l'auteur de *Mainstream* invoque lui-même ce qu'il appelle le « temps numérique », qu'il oppose à une définition européenne « historique et patrimoniale » de la culture⁷. Autrement dit, comme on voit mal quel temps pourrait n'être pas « historique » (sinon « patrimonial »), le prétendu « temps numérique » équivaut bel et bien à l'abolition ou à l'oubli du temps – ou pour mieux dire, à l'escamotage du temps, car on ne s'en débarrasse pas si aisément – j'y reviendrai. Le premier « divertissement », c'est celui qui nous divertit du temps.

*

Vous allez trouver que j'exagère dans mon obsession de montrer à quel point nous vivons au temps de la perte du temps. Mais je ne peux m'empêcher de songer aussi à des phénomènes contemporains qui n'ont rien à voir avec les nouveaux médias, et qui pourtant me semblent eux aussi concourir à la même perte. Et d'ailleurs, si ces phénomènes n'ont rien à voir avec les nouveaux médias, ils ont beaucoup à

d'autres hommes. C'est le fruit mécanique et nécessaire de la machine Internet. Du coup, notre auteur l'accueille comme on accueille la grêle ou les tempêtes. Avec fatalisme. Sauf que c'est un fatalisme béat, car les humains trouvent toujours une joie singulière à fêter ce qui les nie et les réduit à l'état de machines à jouir. Tel est le mystère de la servitude volontaire.

⁷ p. 437.

voir avec les nouvelles technologies. En l'occurrence les progrès de la biologie et... de la médecine.

Vous le savez infiniment mieux que moi : ces progrès sont tels, depuis quelques décennies, ils tendent tellement à modifier notre condition humaine, ou tout au moins la perception que nous en avons, qu'une essayiste a pu intituler récemment l'un de ses ouvrages : *La société postmortelle*⁸. Titre éloquent. Il s'agit de désigner, d'une manière à peine ironique, le fait que l'espérance de la vie humaine progresse à une vitesse impressionnante, et que parallèlement et symboliquement, les femmes peuvent désormais enfanter après l'âge de soixante ans. *Quo non ascendam?* Bien sûr, les esprits chagrins feront remarquer que ces maternités tardives exigent un brin de tricherie, et ne vont pas sans quelques manipulations médicales ; ces mêmes esprits chagrins rappelleront surtout que l'accroissement de l'espérance de vie n'a malheureusement rien à voir avec la découverte d'un élixir de jeunesse. Et que le jour où la condition humaine sera vraiment « postmortelle » n'est pas près de survenir.

Les esprits chagrins sont renvoyés à leur morosité par un autre auteur français, qui intitule carrément son ouvrage *L'immortalité est pour demain*.⁹ Cet intrépide essayiste affirme bravement : « Dans les vingt ans à venir, la longévité génétiquement programmée permettra sans doute à l'homme de vivre jusqu'à 150 ans. Et les outils existent qui laissent envisager sérieusement qu'un jour l'immortalité humaine sera possible. »

Eh ! bien, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Si l'on met ces manipulations du temps biologique, ou ce prolongement du sursis qui s'appelle la vie, en rapport avec le fait que la mort,

⁸ Céline Lafontaine, *La société postmortelle*, Seuil, 2008.

⁹ Roland Moreau, *L'immortalité est pour demain*, Fr. Bourin, 2010.

dans nos sociétés dites avancées, est de plus en plus volontiers considérée comme une sorte d'accident regrettable et quelque peu honteux, sur laquelle on fait pudiquement silence, on aura brossé le tableau d'une humanité qui, grâce à ses progrès technologiques, est en mesure sinon de déjouer le temps, du moins de ruser avec lui, de le contrecarrer peu ou prou, et même de se figurer plus ou moins explicitement que le temps peut suspendre son vol, ou que du moins nous pouvons nous donner cette illusion ; que par conséquent *la pensée du temps n'est pas nécessaire à la vie*. Ou encore, que la mortalité n'est pas ce qui nous constitue, nous autres humains.

*

En commençant cette conférence, j'évoquais les « cyborgs », c'est-à-dire ces organismes qui relient la chair à la machine, faisant de la machine le prolongement de la chair, et réciproquement. Les avancées médicales dont je viens de parler n'envisagent certes pas (à ma connaissance du moins) la création de ce genre d'organisme-là. Elles s'en tiennent au biologique pur, du moins au sens où la prolongation de la vie ne nécessite pas que l'on greffe des machines macroscopiques sur le corps humain. Cependant, cette greffe est bel et bien envisagée, par des visionnaires ou présumés tels, afin d'augmenter la longévité d'une part de nous-mêmes à laquelle nous tenons particulièrement, je veux dire la *mémoire*. Sans doute, les discours plus ou moins délirants sur ce type de greffe sont surtout le fait de doux utopistes de la Silicon Valley. Mais que leur profération soit simplement possible est bien révélateur.

Un certain Gordon Bell, chercheur chez Microsoft, fait beaucoup plus fort que son presque homonyme Graham Bell, l'inventeur du téléphone. Il nous annonce que notre mémoire, à

l'horizon 2020, sera prolongée, relayée, soustraite à l'oubli et préservée pour l'éternité, par les bons soins de l'informatique. En effet, qu'on se le dise, nous sommes en mesure de nous créer désormais une « e-mémoire »¹⁰. Ce projet de mémoire totale, notre futurologue l'appelle d'ailleurs d'un nom emprunté à un livre et un film de science-fiction, « Total recall ». Il s'agit de filmer et d'enregistrer absolument tout ce que nous vivons, et de le stocker sur une puce électronique, afin de le retrouver à la demande. M. Gordon Bell, et d'autres enthousiastes avec lui, nous assure que cela sera très utile, pour nous garantir de l'oubli, bien sûr, et accessoirement pour nous « affranchir du par cœur », perspective assurément réjouissante pour les élèves des écoles.

À l'intention des grincheux, des frileux et des sceptiques, M. Bell tient une réponse toute prête : « Que vous succombiez à cette technologie demain (...) ou que vous décidiez d'y résister jusqu'au bout, la société s'est déjà engagée dans cette voie ». Cet excellent homme fait donc preuve du même fatalisme béat que l'auteur de *Mainstream*, et barbote dans la même confusion aussi naïve que criminelle entre l'être et le devoir être, entre le réel et le souhaitable. Ce qu'il appelle « la société », entité plus puissante et plus inexorable en sa marche que le Big Brother d'Orwell, résout les problèmes des humains avant qu'ils ne se les posent. Il ne sert à rien de résister, braves gens, pas même pour la gloire.

On se dit cependant que cette conception de la mémoire humaine, stockée sur une puce, n'a pu être imaginée que par une cervelle dont la dimension n'excède pas celle, précisément, d'une puce. Elle est si puérile, si incroyablement fruste, qu'on se demande s'il vaut seulement la peine de la discuter. Je crois que

¹⁰ Cf. Tristan Vey, « Si l'homme était doté d'une e-mémoire totale et éternelle », in *Le Figaro* du 14 janvier 2011.

si, pourtant. Car elle est le produit désastreux d'une véritable philosophie. Philosophie implicite, pour ne pas dire inconsciente, mais d'autant plus redoutable.

Cette philosophie mécaniste « oublie » (si j'ose recourir à ce verbe) que la mémoire humaine ne consiste nullement à replacer dans le présent un objet passé, comme on pose une cafetière sur une table. En ce sens, l'erreur de M. Bell est la même que celle des docu-fictions dont je parlais au début de cet exposé, et qui colorisent et sonorisent le passé pour le rendre plus présent. C'est confondre la transplantation dans le présent d'un objet matériel ancien avec la véritable *évocation* du passé, évocation qui est recreation, par la conscience humaine, de l'événement antérieur, dans le respect de sa disparition, si je puis ainsi m'exprimer. Bref, le passé n'est jamais un *objet* matériel et transbahutable jusque dans le présent, c'est toujours un *être* à qui nous devons parler si nous voulons espérer qu'il nous réponde.

Bref, la mémoire humaine est toujours *relation*. Elle n'est jamais un simple classement ou rangement des choses. Elle est toujours élan, désir et choix de la conscience. La mémoire est une *élection*, la donation d'un sens à ce qui n'est plus présent. Elle est dès lors évidemment impossible à stocker en tant que telle, puisqu'elle n'est pas réserve *d'objets*, mais réserve *d'être* ; puisqu'elle nous implique tout entiers, esprit, cœur, chair. Notre mémoire, ce sont les harmoniques, infiniment riches, infiniment changeantes, de la musique de notre conscience. En outre, même un enfant de dix ans sait déjà que sans l'oubli, la mémoire n'a ni sens ni valeur, et qu'une mémoire totale (d'ailleurs impossible puisqu'elle devrait inclure la totalité du monde, et la mémoire de son geste même, et ainsi de suite) ferait de la vie un enfer.

Le risque n'est donc pas que la mémoire électronique du « total-recall » parvienne à supplanter la mémoire humaine. Le

risque est que l'*homo sapiens*, indigne de son nom, se mette à croire que la « e-mémoire » va suffire aux besoins humains, et mieux encore, améliorer la condition humaine. Le risque, ou plutôt la tentation, sont à cet égard plus anciens que l'informatique. Ils consistent à prétendre nous penser nous-mêmes sur le mode technique, et à faire de l'humain son propre golem. Mais je ne puis m'empêcher de constater, pour ressaisir le fil rouge de mon exposé, que cette tentation de prolonger la mémoire à l'infini, ou ce qu'on prend pour la mémoire, c'est d'abord la tentation de nier le temps.

Décidément, une chose m'apparaît sûre, après ce parcours qui m'a conduit des docu-fictions à Wikileaks, du politiquement correct aux industries des loisirs, des progrès de la médecine aux utopies informatiques : tout concourt, dans notre société, à la négation, l'abolition ou l'escamotage de ce qu'on appelle le temps. Il me resterait à dire comment le temps peut être retrouvé...

*

C'est peut-être moins difficile qu'on ne pourrait croire, tout simplement parce que le temps humain ne peut jamais être véritablement perdu. Parce que nos richesses réelles, ce qui réellement nous nourrit, nous donne de vivre et nous donne des joies ou des bonheurs, aujourd'hui comme hier et comme avant-hier, c'est ce fameux temps qui par ailleurs a la mauvaise habitude de faire de nous d'éphémères voyageurs sur la terre. Pour le dire d'une manière simple jusqu'à l'élémentaire : retrouver le temps, c'est vivre enfin.

C'est peut-être ici l'écrivain qui parle, mais notre besoin de *récit*, c'est-à-dire notre besoin d'ordonner le monde et d'orienter notre vie dans le temps, selon le temps, me semble aussi grand aujourd'hui qu'il a toujours été. Plus grand sans

doute, puisque ce besoin, les nouveaux médias, qui nous envahissent à journée faite, l'exacerbent sans le satisfaire.

Sur le plan affectif, c'est de manière encore plus flagrante et douloureuse que les nouveaux médias trompent notre soif. Car s'il est vrai que par la grâce de Facebook ou de Twitter, je puis pénétrer instantanément dans l'intimité d'une personne qui vit à l'autre bout du monde, malheur à moi si j'en viens à croire que cette personne m'est alors vraiment connue. La véritable connaissance de cette personne exigera toujours du *temps*, et le présent perpétuel qu'elle m'offre illusoirement ne remplacera jamais sa présence réelle. La multiplication de bribes de vie jetées au hasard de la Toile ne remplacera jamais le *récit* de cette vie. Nous avons soif de l'histoire des personnes comme nous avons soif de l'histoire du monde. Faut-il ajouter que la « e-mémoire » que j'évoquais à l'instant ne nous donnera jamais de *récit*, ni celui de l'individu que nous sommes, ni celui d'autrui, ni celui de l'humanité. Or le récit commence quand commencent le *souvenir* et le *projet*, que nulle machine ne va créer ni concevoir à notre place.

Ce dont nous avons besoin si nous voulons continuer d'être des humains, c'est bien de cultiver la dimension humaine du temps. C'est que chaque événement, public ou privé, soit placé dans un continuum sensé, devienne le jalon d'une histoire, soit éclairé et vivifié par un contexte, constitue une mémoire. Autrement dit, nous avons besoin de retrouver, ou de ne pas perdre, une temporalité authentique, où passé, présent et futur se soutiennent, s'éclairent et s'animent réciproquement.

Nous le savons bien : si les retrouvailles avec le temps sont si nécessaires à notre vie, c'est parce qu'en nous offrant le *passé et la mémoire*, le temps nous offre aussi *le futur et le projet*. Or ce sont là des vases communicants ; ou plus exactement, le passé et le futur croissent de part et d'autre de notre présent, d'une croissance solidaire. La force, l'intensité, la beauté, la richesse

du projet sont égales, en nous, à la force, l'intensité, la beauté, la richesse de la mémoire. Il n'est que de commencer à se souvenir pour commencer à vouloir, de commencer à se connaître tel qu'on fut pour se découvrir tel qu'on voudrait être.

Faut-il ajouter que ce que l'humanité a créé de plus précieux et de plus beau ne s'atteint que dans le temps, avec le temps ? Une musique, pour être goûtée, ne peut être comprimée, et prend (ou plutôt donne) exactement le même temps, pour se livrer à nous, qu'elle a pris au moment de sa création, fût-ce il y a des siècles. Et tout texte écrit de main d'homme demande, comme au jour de sa création, un temps de lecture heureusement incompressible.

Incompressible ? Voire, me dira-t-on. N'invente-t-on pas des *digests* de certains grands ouvrages de la littérature ? Mieux, ne retravaille-t-on pas des musiques de Beethoven ou de Tchaïkovski pour les faire tenir dans le temps restreint de la publicité qu'elles doivent illustrer ? Mieux encore, est-ce que neuf personnes sur dix, ou peut-être neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille ne s'arrangent pas pour entendre de la musique sans l'écouter, donc pour ne lui consacrer exactement *aucun* temps ? En effet, la meilleure méthode qu'on ait trouvée pour ne pas se soumettre à la temporalité de la musique, c'est de ne pas l'écouter, tout en la diffusant à puissance monstrueuse, afin que son intensité sonore compense le vide de sa signification.

Mais précisément : ces exemples de *digests* musicaux ou littéraires, et pire encore, parce qu'infiniment plus répandue, cette sinistre et barbare soustraction de la musique à sa condition temporelle, qui prétend la transformer en présent hypnotique et sempiternel, témoignent de cet effort inconscient, gigantesque et vain d'escamoter le temps, ce temps qui est et reste le fondement de notre condition humaine. Accepter le temps, c'est accepter la mort ? Oui, mais la vie aussi bien, et la vie d'abord. Les bonheurs, les joies, les richesses de l'existence

ont toujours et forcément le temps pour condition, pour milieu, pour soutien, pour complice. La meilleure chance que nous ayons ne plus fuir le temps en croyant l'avoir vaincu, c'est la conscience que le temps est notre lieu, et que sans lui nous sommes en exil.

Dès que nous accédons à cette conscience, nous faisons le deuil de ce mirage : l'abolition du temps. Mais c'est alors que nous retrouvons la condition humaine, et ses possibles, et ses richesses. Rien ne nous empêche désormais d'accueillir ce que les nouvelles technologies nous apportent en fait de savoir et même de relations, mais en sachant que ce savoir et ces relations, nous les vivrons, encore et toujours, dans le temps.

Si nous nous tenons ferme à cette conscience, il va de soi que toutes les inventions de la modernité, y compris les technologies les plus nouvelles, peuvent devenir nos alliées, et nous soutenir dans notre quête de savoir et de comprendre. Si le monde entier nous est présent à tout instant par Internet, notre tâche est de transformer ce présent en présence. Cette tâche est immense, mais elle est exaltante.

*

M'en voudrez-vous si je me permets ici, au moment de conclure, de vous dire un mot de mon tout dernier livre ? Je le fais pour la raison très simple que ce livre, sur le plan formel, est entièrement constitué de *blogs* et de *courriels*. C'est une sorte de dialogue ou de dispute entre deux personnages qui communiquent exclusivement par ces deux moyens.

Je n'ai pas adopté cette forme pour le vain plaisir de faire un exercice de style, mais parce qu'elle s'est imposée à moi. Il se trouve qu'aujourd'hui, la Toile est toute bruissante de débats de tout genre. C'est le nouveau forum (et c'est à juste titre qu'on parle de « forums de discussion »). Il se trouve aussi que les

individus, dans notre société contemporaine, communiquent de moins en moins par lettres ou par téléphone, et de plus en plus par courriels. Comment ne pas prendre en compte cette réalité ? Bien entendu, si mon livre la prend en compte, il n'en donne pas moins (ou n'en cherche pas moins à donner) à ces blogs et courriels une forme littéraire, donc à en faire un récit cohérent. Récit qu'Internet ne nous fournit pas, mais qu'il ne nous interdit pas d'entreprendre. Je dirais même que, pour un écrivain (mais aussi bien pour tout un chacun), le désordre même d'Internet, et son instantanéité, sont un défi, voire un appel. Sur nos écrans d'ordinateur, tout le présent du monde nous est donné, en vrac. À nous d'en faire une présence.

Et cela passe par la constitution d'un récit cohérent. Je me prends alors à penser que les médecins que vous êtes sont placés, à cet égard, devant la même exigence que les écrivains. La maladie a son histoire ; le malade, surtout. « La santé c'est la vie dans le silence des organes », disait le chirurgien René Leriche, en une formule devenue fameuse. Si cela est vrai, la maladie marque le moment où les organes se mettent à gémir ou crier. Écouter leurs troubles ou leurs souffrances, aider le patient à *raconter* ces troubles ou ces souffrances, à les comprendre dans le temps, à en faire une véritable *histoire*, n'est-ce pas une condition nécessaire, sinon suffisante, à sa guérison ?

Faire de nos vies, de toute vie humaine, un récit cohérent : c'est pour nous tous la seule manière, je le répète en conclusion, de nous réconcilier avec ce temps qui définit notre condition, et dont l'abolition n'est qu'un mirage. Le temps sera toujours notre lieu. Et si nous souffrons par lui, nous ne pouvons être heureux sans lui.